

Lionel Bourg

Ou bien fils de si peu

La plupart fils de rien ou bien fils de si peu
Léo Ferré

I

Il est des choses qu'un enfant sait ou soupçonne.
Qu'il devine, sans doute. D'instinct autant que de précoce expérience.
J'avais quatre ans.

J'en avais sept. Neuf, peut-être.

Je bafouillais. Inversais les syllabes des mots les plus courants. M'écorchais les genoux et, stupide, indifférent à l'obscurité qui régnait dans le placard où mon père m'enfermait lorsque je n'avais pas été sage, répétais tout en les torturant d'étranges patronymes ou des lambeaux de phrases sans signification précise, incapable d'expliquer pour quoi ces noms – Nabuchodonosor, serpent python bicolore de rocher –, ces chansons avec, et ces bribes de poèmes :

*Moi j'essuie les verres
Au fond du café*

Le vent tourbillonnant qui rabat les volets

tournaient et tournaient dans ma tête.

Je poussais – mal – parmi les gravats familiaux et la cendre qu'une pluie d'automne toujours collait aux basques de l'époque.

J'avais froid.

Me murais dans mes bourdonnements. Mon hébétude, parfois. Mon mutisme. Des heures entières tapi sous la table de la cuisine.

Les soirs, quand je rentrais après la classe, je faisais rouler des cailloux sur le bitume du boulevard qu'il me fallait emprunter, dribblant l'un après l'autre

– *T'as vu tes chaussures !*

d'improbables mais coriaces adversaires.

Je palpais au creux de ma poche une poignée de billes.

Croisais des types qui sortaient du bistrot, des femmes lasses et des vieux dont certains, que je connaissais, parlaient à des ombres, fatigués.

Mes camarades, Georges, Bernard, le gros Ernest, le gros Ernest surtout, qui en avaient ras le cul,

– *Ras l'cul, j'te jure !*

des dictées, des problèmes de robinets ou de l'accord du participe, des lignes par dizaines à copier durant la récréation et des leçons d'Histoire, de Géographie (« La Loire prend sa source au mont Gerbier-de-Jonc, la Garonne dans le val d'Aran, en Espagne »

– *Psitt ! Où c'que c'est, l'Espagne ?*)

ne tarderaient pas à prendre en charge leur part du fardeau domestique : « Aux manette ! », avaient tranché les pères.

La suite était écrite. La vie, le décor assignés.

C'était là.

Sous un toit médiocre. Dans un modeste appartement, quelque maison toute de lézardes à proximité du carreau de la mine. Aux limites de n'importe quelle banlieue pas encore hérissée de tours et de barres, où l'herbe végétait entre les fûts de goudron, les parpaings et les wagonnets couchés sur le flanc balisant un méchant terrain de football. La ville – la grande, la vraie – ne commençait qu'après avoir franchi d'invisibles barrières. On s'y rendait seul ou en bande. Y fumait avant l'âge sa première cigarette. S'y battait quelquefois sans raison probante et, sur la place que longeaient d'un côté les bâtiments des abattoirs municipaux, contemplait, la querelle vidée, les affiches de l'Éden ou du Lux, du Palace, du Majestic, rêvant de starlettes pulpeuses tandis que les plus jeunes s'affrontaient balle au pied, la tête ivre de non moins chimériques étoiles.

Les caïds qui, clope au coin des lèvres, l'inévitable blouson noir tenu d'une main molassonne à l'épaule, imitaient les acteurs insolents ou boudeurs qu'ils avaient aimés dans des films, jouant les Brando, les James Dean, se poussaient à l'occasion du coude puis, dans le jardin public où ils avaient leurs habitudes, les uns assis près du bassin couvert de nymphéas, les autres, par deux ou trois, allant et venant goguenards dans l'allée principale – un magnolia, un ginkgo, le buste de Sadi Carnot, des palmiers souffreteux tout autour du kiosque à musique... –, ricanaient dès que le vent soulevait les jupes indiscretes des filles.

L'été, faute de mieux, d'escapades ou de vacances au bord de la mer, je guettais les nuages qui flottaient indécis au-delà des collines, lâches, sans vigueur d'abord mais forcissant bien vite et traînant derrière eux au moment de l'orage des reliquats d'azur. La pluie ne commençait qu'ensuite, dont les gouttes s'écrasaient sur mes paumes offertes.

Ailleurs, accroché aux pentes de l'Aubisque – du Cucheron, du Granier, de la Croix-de-fer... –, le déluge aveuglait les coureurs du Tour de France. Roger Rivière se brisait le dos au fond d'un ravin. Gaul, ni Koblet, ni Coppi, ni Kubler, déplumés, ne planaient plus impassibles au gré des bourrasques balayant les cols de la Grande Chartreuse. Les dieux, tous les dieux étaient morts. Et les anges. Lesquels gisaient sur la pierraille du mont Ventoux ou entre Aspin et Peyresourde, farcis d'amphétamines. Mes oncles, qui, *L'Huma* dans la musette, avaient plusieurs saisons durant écumé les compétitions régionales

– *Rigole, c'était pas d'la tarte...*

ne s'en tournaient qu'avec plus d'ardeur vers le soleil levant, n'eût-il subsisté, sous les discours, la discipline

– *Retrouse les manches, camarade !*

qu'un ramassis de troubles espérances.

Nul n'échappait alors à l'empire des passions ordinaires.

Les durs crânaient.

Les plus timorés – les plus *tendres* – collectionnaient des bonheurs minuscules, cartes postales, poupées de fête foraine, collant dans un cahier qu'ils dissimulaient sous leur lit des visages et des corps de papier glacé. Bardot suggérait aux boutonneux des salles obscures comment le chef opérateur suprême avait créé la femme. La moindre blonde se pavanait en bikini cependant que, pathétique, au bout du rouleau, l'épouse d'un dramaturge new-yorkais noyait à la une des journaux spécialisés détresse et chagrin dans l'alcool, serrant sur sa poitrine le fantôme d'une gamine qui s'était appelée Norma Jean Baker.

Je flânais par les rues.

Fredonnais, dans un anglais enrobé de chewing-gum, une chanson d'Elvis :

Love me tender

Love me strong

revenant à un français plus directement expressif :

Les bourgeois,

C'est comm' lez cochons !

aussitôt que,

– *Boucle-la ! Mais boucle-la donc !*

sur le chemin du cimetière le samedi, du stade ou des campagnes limitrophes le dimanche, je traversais en queue du peloton familial un quartier peuplé de gens

– *Tiens, c'est celle du maire...*

dont les villas se cachaient à l'abri de murs armés de tessons de bouteille.

Maman ouvrait la marche.

Papa, costard, chemise blanche, cravate rayée jaune et rouge, évaluait en douce la somme nécessaire à l'achat d'une automobile.

J'avais des souliers neufs.

Une veste dont les manches étaient visiblement trop longues. Sur le crâne un béret.

J'étais un môme de la classe ouvrière.

II

Quatre ans...

Je n'en comptais guère plus, je crois, le jour où, sans comprendre ni mesurer l'exacte portée d'une aussi brusque révélation, ému toutefois, bouleversé presque par le sentiment d'indéfectible gratitude qui m'investit soudain, je pris initialement conscience – physique, charnelle – d'appartenir à cet univers d'hommes vêtus de bleus de travail, qui tous, l'odeur ne m'a pas quitté depuis, où elle surgit à l'improviste, entraînant la mémoire, sentaient l'essence et la sueur, la graisse, le savon de Marseille.

Ce devait être une journée d'été.

Il faisait beau.

Plus beau que de coutume il me semble, de sorte qu'une manière de chaleur, excessive, d'impatience ou de fébrilité dont j'ignorais la cause, imprègne encore les images que j'ai gardées de ces minutes au cours desquelles, j'étais intimidé, certes – j'étais fier, j'avais peur – les doigts noués à ceux de maman, j'attendis, debout sur le trottoir face au portail fermé de l'usine où s'échinait mon père.

L'heure ne tarda pas.

La sirène retentit. Les battants grillagés du portail grincèrent.

Calme, imposant, le flot des ouvriers s'écoula, la majorité des gars guidant un vélo par la selle. Mon cœur cogna plus fort. Comment dire ? La vague me soulevait, qui ne fut bientôt plus, malgré les éclats de voix répercutés par les hautes verrières, la rumeur des conversations amicales et le bruissement d'ailes brûlées des pneus sur la route, qu'une lame désormais silencieuse recouvrant le rivage que cette foule compacte venait de piétiner.

Papa, qui s'était détaché du nombre, me prit dans ses bras, saluant ses plus proches compagnons. Vertige... Il me tenait à bout de bras, m'installait comme un prince entre

les cornes de sa belle monture blanche. On en pensera ce que l'on voudra mais, c'est ainsi, pourquoi le taire ? je fondis en larmes.

Le reste ne devrait pas avoir d'importance.

Et pourtant...

Tout est là. Rien ne manque.

Les façades maculées de crasse où, tracées au pochoir sur la brique, s'étalait la longue mise en garde qui me produisait si forte impression :

DÉFENSE D’AFFICHER LOI DU...

la date disparaissant sous des pancartes dont les plus insistantes, chiffrées d'une faucille, d'un marteau, réclamaient la paix en Algérie, les autres, qui se prévalaient du même sigle, exigeant la libération d'assez mystérieux *prisonniers politiques*.

Les cheminées et leurs fumées noirâtres.

L'enveloppe que mon père posait ostensiblement sur la table chaque quinzaine. Ses paquets de Gauloises. Au frais, sous l'évier, la bouteille de Kiravi.

Le papier peint, rose, dans la chambre où je dormais avec ma sœur et mon frère. L'envie sans cesse de vomir. Les maux de ventre. Le givre sur la vitre et les fougères arborescentes dans la buée glaciale que j'observais bouche bée, l'hiver, quand j'allais me coucher.

Les colères, l'exaspération de maman qui n'en pouvait plus, du tiers comme du quart, et de son homme, des ménages chez des commerçants ou des couples tellement gentils, d'ingénieurs, de fonctionnaires, qui lui refilaient en fin de semaine

– *Mais si, mais si...*

un petit pourboire, glissant, clin d'œil à l'appui, la pièce ou le billet dans la poche de son tablier.

La voisine de palier.

Les mouflets braillards du cinquième.

Les fins de mois entre deux traites. Les lessives et, sur la langue, le goût de la suie.

La cigale en plâtre au-dessus de la huche à pain.

Le baromètre du chalet-savoyard-souvenir-de-Chambéry, cadeau de la mémé.

Le miroir serti dans un soleil d'épingles à linge colorées d'or à l'école pour la fête des mères.

Les chemises de nuit rapiécées.

La nappe blanche des repas de première communion.

Le laminoir avec tonton que l'on apercevait de loin, torse nu. Les cousins, les autres oncles, et Camille, et Julien, leurs doigts auxquels des phalanges s'atrophiaient, les mains qui m'empoignaient, à Noël, mutilées.

Le bol de café matinal.

La soupe. Les châtaignes rôties empaquetées dans un torchon que l'on utilisait comme un sac, le coinçant sous les draps afin de réchauffer le lit.

La dèche après les grèves.

Les plages de chômage à ruminer la honte de n'être plus que cet imbécile en maillot de corps prêt à tabasser quiconque ou à se foutre en l'air.

Les photographies de la famille dans des cadres de matière plastique en forme de cœur au-dessus des fauteuils devant la télé. La reproduction d'une toile d'Utrillo. Dans le vestibule, juste après l'entrée des toilettes, celle du clown, sous verre, de Bernard Buffet.

Le coup de poing américain que papa trimballait parce qu'on ne sait jamais, « avec les Bicots, les Bougnouls ».

L'armoire où maman réservait sous une pile de mouchoirs l'argent qu'elle réussissait à mettre de côté. Sa main me bâillonnant :

– *Chut !*

lorsque, le 30, ou le 31, le 2, le 3, le 4,

– *Pleure pas ! Pleure pas !*

l'agent de l'E.D.F. tambourinait à la porte, menaçant de couper l'électricité.

Les hangars de tôle sur le chemin derrière l'ancienne manufacture de soie artificielle, qui ne protégeaient des intempéries tout un tas de machines infirmes, de chaînes et de courroies de transmission pourrissantes dont les plus nombreuses s'enfonçaient à l'intérieur des eaux mêlées d'huile de vidange, le liquide gras, visqueux, s'insinuant inexorablement sous les bâches tendues çà et là, goutte à goutte, seconde après seconde. La neige, en décembre, le paysage plus triste encore d'être comme interdit.

Le bonhomme avec sa pipe et son balai.

Sur le trottoir, les poubelles oubliées, les épluchures et les morceaux de pain rassis. Les boules prêtes pour la bataille. La dureté de celles où les tricheurs avaient introduit du gravier.

Le ciel grumeleux à l'aplomb des Aciéries de la Marine, amputé de son propre infini.

Les femmes, toutes les femmes, saccagées.

Les cris.

Les insultes.

Les obscénités à la pelle pour ne pas trahir sa tendresse.

Les rancunes tenaces.

Sur le plancher qu'on avait beau frotter à la paille de fer, et laver, et cirer, la tache d'un regard, des mots d'amour flétris, la rage, la fraternité.

III

Souvent, être fidèle, c'est s'éloigner.

Mes prédécesseurs n'avaient pas eu le choix. Mineurs, métallurgistes, manœuvres condamnés aux travaux subalternes d'une fabrique de crayons ou d'une filature, éboueurs, conducteurs d'engins, fraiseurs, tourneurs, bonniches, femmes de service, repriseuses de chaussettes, riveteurs, soudeurs, cantonniers, maçons, pompistes, mécaniciens, aucune tâche ne leur fut étrangère, pas même celle, au dix-neuvième siècle, des chiffonniers, lesquels plantaient leurs crochets au sein de la misère humaine, extrayant du fatras collecté par les dépôts d'ordure frusques et haillons dont ils faisaient commerce.

Je n'en parlerai pas davantage.

Qu'y puis-je ? La pauvreté ne me fut jamais pittoresque, et si sa « poésie », allons, ne rechignons pas, frisson canaille et chair de poule... en dépit de maintes préventions me touche (n'est-il pas seul, tragiquement seul, vaincu, le prolétaire du *Jour se lève* ?), je ne lui cède qu'à proportion d'une mélancolie toute personnelle : mon père, qui, évasif,

– *Bah !*

se délestait parcimonieusement de ses souvenirs, allait chercher le sien dans un fossé chaque soir, lui-même trimant déjà – il n'avait pas treize ans –, blindé de son fichu caractère.

Le mien ne serait pas meilleur.

Dès lors, à quoi bon refuser l'héritage ?

Les dés étaient pipés. Hormis l'ivrognerie, et encore... les lendemains ne me promettaient pas une moins déprimante perspective. Il me faudrait pointer. Marner.

Placer tout mon orgueil

– *J’suis pas une faignasse, moi !*

dans l’acceptation prétentieuse de ma servitude.

Juré. Craché... Je serai vaniteux. Roublard.

Je composterais des tickets de tiercé les week-ends. Râlerai. Déchirerai ma carte du Parti, la reprendrai. Taquinerai la truite au mois d’août. Corrigerai mes rejets. Me taperai ma belle-sœur et

– *C’est pas l’boulot qui m’inquiète...*

multiplierai les heures supplémentaires, m’engueulant avec le délégué syndical.

J’ai fui.

Ou, prudent, pas très enclin à dédaigner le temps qui m’était opportunément dévolu, me suis baladé, sans but, sans remords, prenant avec la vie toute tracée d’inédites distances.

Villon, Rimbaud m’avaient déboussolé. Mama, quitte à s’en mordre les doigts

– *J’aurais mieux fait de t’passer par la pierre d’évier...*

me laissa le champ libre. L’aubaine n’en était que plus belle. N’ayant pas à plonger les mains dans le cambouis, je m’en servis pour de lentes caresses. Des songes, des écritures ou des fantasmagories difficiles à formuler, vaines, incompréhensibles peut-être.

Le monde basculait.

Triés sur le volet, des fils de peu – des filles... –, dont on appréciait beaucoup trop hâtivement les mérites, se fiant à des talents d’école primaire, entraient au lycée, les plus chanceux, ou les quelques-uns, les quelques-unes qui, décrochant la timbale, parvenaient jusqu’au baccalauréat, se contentant en général d’accéder aux basses couches de la classe moyenne. Cela suffisait nonobstant. La brèche n’était pas réparable et de mauvais sujets, diverses brebis galeuses s’étaient ri de l’obstacle, qui lisaient des bouquins incongrus ou, leur anglais ne s’était pas réellement amélioré, braillaient d’in vraisemblables litanies venues d’outre-Atlantique. Dylan s’électrifiait. Presley, dont les déhanchements n’hystérisaient plus que des groupies sur le retour dépensant leurs pensions alimentaires dans les hôtels de Las Vegas, se gavait de glaces vanille-fraise-chocolat entre deux prises de cocaïne. Sur les écrans, des villages s’embrasaient sous les bombes tombant des forteresses volantes. Un mioche, ou un vieillard, des fillettes se recroquevillaient à demi calcinés dans les décombres. De Gaulle fricotait avec les soviets. Cent fleurs s’étiolaient, qui ne s’étaient épanouies que dans la pensée complaisante des toujours mêmes intellectuels. Papa, qu’auréolait son nouveau statut de chef d’équipe, s’était enfin payé une voiture d’occasion, la 203 Peugeot, toute piquée de rouille, nous emportant les jours fériés au sommet du col de la République.

J’avais les cheveux longs.

Un foulard indien et, sur les joues, le menton, quinze ou vingt poils de barbe.

Naturellement, j’étais amoureux.

Transi, mèches d’archange en exil emberlificotées sous les branches d’une paire de lunettes digne de Buddy Holly – hum... de Roy Orbison –, j’exhibais mon cœur en écharpe, noircissais force cahiers, le visage écarlate à la vue de ma muse : « On n’est pas sérieux quand on a dix-sept ans ».

La jeune fille me battant froid, pire, se gaussant de ma naïveté – ma maladresse –, je m’éprenais ni une ni deux de sa meilleure amie.

Las ! On se fatigue de tout, même de l’inaccessible.

Odes et sonnets rangés au magasin des accessoires, je goûtais à des fruits chichement défendus dans les bras d’une moins acariâtre princesse : l’amour, l’inventerait-on dans une cage d’escaliers

– *Dépêche-toi !*

ne tient décidément qu'à un fil.

L'été s'éternisait chaque été un peu plus.

Vautré dans la chambre, la mienne à présent (mon frère s'était marié, ma sœur, qui débarquait les vendredis, dépensait à Clermont-Ferrand

– *Tu crois qu'c'est drôle ?*

ses premiers mois de salaire), je dévorais d'épais volumes, de Steinbeck, de Cendrars, ingurgitais avec plus d'avidité, plus de soif encore les poèmes d'Apollinaire ou de Tristan Tzara – de Desnos, de Breton... –, la prose acérée d'André Gide ou celle, charmeuse, labyrinthique, de Lawrence Durrell : on ne devient pas autrement ce que Vallès nomme *une victime du livre*.

C'est à propos du frère de Jules Janin, libraire à Saint-Étienne, de sa boutique plutôt, sise rue Saint-Louis, que le publiciste recourt à cette expression surprenante. Évoquant son adolescence, il se remémore une gravure « étalée à la vitrine », laquelle campait des hommes « en costume de conventionnels, qui parlaient de mourir pour la France et la république en danger ». Texte et image l'exaltèrent à un point qu'il n'eût pas soupçonné : « Cette religion de la mort, précise-t-il, prêchée en habit bourgeois par ces gens au visage grave, ce culte de la patrie aboutissant au sacrifice, ainsi que celui du Dieu dont on m'enseignait le respect, cela me frappa plus que les promesses du paradis ou que la menace de l'enfer sur les livres des prêtres ».

Mais Vallès continue : « Derrière ceux qui parlaient, au second plan, on voyait des pelotons de gens du peuple qui brandissaient leurs armes. C'était avec des outils de combat et non des prières que le dogme de ces fanatiques se défendait. Point d'anges, ni de nimbes ! Ils se battaient à terre, entre le ciel et le diable, sur le plancher des vaches, pour une chose que je ne comprenais point, mais qu'au bas de la page on traduisait ainsi : *La liberté ou la mort !* »

Qui, lisant ces phrases, ne se sentirait solidaire ?

On vibre. Se cabre et, au mépris de plus contemporaines, plus désastreuses *unions sacrées*, s'identifie à ce « collégien mourant de tristesse, presque de rage dans l'infâme lycée », qui avait faim d'indépendance « jusqu'à offrir le sang rose de ses veines pour n'être plus prisonnier – jusqu'à jouer sa tête (grosse comme les têtes de douze ans) pour ne pas retourner au cachot et à la retenue et à ce vomissement de langue morte qu'on refoulait dans sa gorge avec le manche d'une fêrule de fer, quand le haut-le-cœur le prenait ».

Lignes édifiantes.

Plus admirables – décisives –, pour qui poursuit sa lecture, d'annoncer le constat d'extrême lucidité qui leur succède, loin des patries (le pot de terre russe, tatan, sur le bahut de la salle à manger, ce qu'il me répugnait !), des républiques pieusement bourgeoises ou des royaumes au nom comme au secours de quoi toujours le peuple court à sa ruine, l'article du *Réveil*, publié le 29 mai 1882, s'achevant sur des considérations que les élèves d'aujourd'hui, qui s'ennuient dans des établissements hypocrites – Louise Michel, Jean-Jacques Rousseau, Jules Vallès... Jules Vallès ! –, auraient tout intérêt à méditer :

« (...) la gravure collée contre une vitre de la librairie Janin me rendit tout d'un coup l'espoir ! Je vis que dans l'histoire on avait le droit de se révolter pourvu qu'on jouât sa vie. J'attendrais.

... Et j'aurais été *une victime du livre* – moi aussi – victime de ce feuillet et de ce dessin entrevus à travers un carreau pendant une flânerie d'écolier – j'aurais eu peut-être ma vie enchaînée à cette impression de hasard, je serais resté un jacobin monotone et dur, si la misère ne m'avais mis en face de drames plus sombres et d'héroïsmes plus grands que ceux de la livraison de Saint-Étienne, et si les allures romantiques de l'état-major

républicain ne m'avaient paru attitudes de théâtre, à côté des fatigues et des souffrances des déclassés obscurs et des faubouriens mitraillés. »

Très tôt, la vie me contraignit à la même conclusion.

C'est que je grandissais dans l'indigence. Que mon père – pas un saint, non, pas un saint... – n'avait au mieux été, où l'avais-je entendue ? l'expression, en ville ? à la radio ? qu'un fieffé « salopard en casquette » et que

– *Pfff... regardez-moi ça...*

– *Y'a qu'à voir la mère...*

j'usais mes fonds de culotte sur les bancs de « l'école des voyous ».

Quant au livre qui, dans des circonstances somme toute analogues à celles décrites par l'auteur de *Jacques Vingtras*, en dehors de tout enthousiasme littéraire m'avait attiré, c'était, récemment paru en édition de poche, *Notre prison est un royaume*, de Gilbert Cesbron.

Je ne l'ai jamais lu.

Ne me le suis pas procuré mais, séduit par le titre, j'eus – douze ans, une librairie stéphanoise, tout concorde – l'audace de pénétrer dans la boutique, parcourant quatre ou cinq paragraphes avant de rebrousser chemin. Il y était question d'enfants livrés à l'arbitraire, l'un d'eux, le narrateur (et c'était moi, ce ne pouvait qu'être moi, ce somnambule perdu la nuit sous les tours d'une cité légendaire, Ninive, Samarkand, Trébizonde...), s'exposant à la vindicte du pion qui, l'intrigue se trame au secret d'un pensionnat, l'avait surpris en plein rêve.

Rappelé à l'ordre, l'enfant baissait la tête.

Les mots volés – les derniers, j'allais partir, tête basse moi aussi – ne s'effaceraient plus : « L'ordre, c'est le contraire du rêve ».

On imagine mon émoi.

Ce que l'on imagine moins, n'imagine qu'à peine, se représentant l'existence des pauvres sous de plus chatoyantes couleurs, c'est que cet ordre, ou son parent, son double, ma neuve liberté s'y briserait, m'était tout aussi crûment imposé par des faubouriens obscurs que la police matraquait avec zèle.

La misère ne sauve rien ni personne.

Les contradictions commandent. On s'y débat avec des gestes de noyé.

IV

Que faire de son encombrante révolte ?

Et qui défier, qui combattre quand on se heurte à tous ? Aux gosses de riches. Aux bons apôtres. Aux humiliés.

Papa me regardait de travers. Maman sombrait dans sa folie, violente, lumineuse.

Mon frère, qui s'était chargé de « réussir »

– *C't'un monsieur, maint'nant*

ne dirigeait plus, juché sur une chaise devant la glace de l'armoire achetée à crédit, des orchestres imaginaires.

Les poèmes, les chansons ou les tracts, les phrases incandescentes en lettres capitales sur les murs s'avéraient décevants.

Le froid s'était accru.

Me promenant, gagnant dès que je le pouvais landes et forêts qui couvraient les collines, je halais à l'extrémité d'une corde toujours plus tendue la brume ou le brouillard d'un monde inassouvi.

D'une claque, tout s'était transformé.

L'aîné de la fratrie dormait dans sa tombe. Mon père, mis à pied après la fermeture des Acières du Nord, s'employait sur des chantiers. Nous bénéficions depuis peu d'un logement moins insalubre – W.C., salle d'eau, compteur bleu –, lequel donnait sur un réseau de voies parées de noms éminemment bucoliques : acacias, jasmins, saules, bouleaux, marronniers, cèdres, glycines... La famille n'en avait pas renoncé pour autant aux expéditions dominicales. Progressant entre les haies, nous nous glissions sous les ronces et les fils de fer barbelés des exploitations agricoles jusqu'aux choux, aux pommes de terre que nous dérobiaient sans scrupule, persuadés de reprendre à la « classe réactionnaire » l'équivalent des biens dont elle nous dépouillait.

Pourquoi s'arrêter là ?

Les ennemis s'équivalaient.

J'affrontais parents et voisinage, et les rupins, les prêtres, les épiciers, les *camarades*, n'inventant une issue à l'impasse qu'au prix d'acrobaties dialectiques inspirées du jeune Marx. Miracle ! Le prolétariat ne correspondait plus exactement à la classe ouvrière (inepte, bornée, réduite au méprisable registre du capital variable) mais, à titre humain, la sublimait, se confondant avec le mouvement de dissolution de toutes les classes sociales : la révolution – eh oui ! la révolution... – changeait de base ; la classe du travail n'avait plus à s'affirmer en s'emparant du pouvoir, c'est se nier et, se niant, nier tout système de classes, abolir tout état particulier, tout ordre marchand qu'il lui fallait enfin concevoir : « La dissolution de la société en tant qu'état particulier, c'est le prolétariat », avais-je souligné dans la *Critique de la philosophie du Droit* de Hegel.

Or ce qu'il soutenait, le Marx de 1842, de 1844, opposant à la perte totale de l'homme sa complète réacquisition, je l'éprouvais quotidiennement, au plus intime : je l'ai dit, la conscience – la conscience de classe, j'assume l'expression – m'était physiologique, viscérale. N'empêche. Je devais tout construire. Échafauder des plans, une théorie, des analyses. M'éloigner à nouveau, sans oubli ni désir d'intégrer à mon tour la caste des propriétaires. J'étudiai. M'informai des œuvres qu'un congrès d'aristocrates, d'oisifs, de *nantis*, avait, loisir aidant, élaborées dans les domaines d'abord lointains des arts, de la philosophie, la « culture ».

J'y rencontrai des monuments austères.

Des chemins de traverse. Des jardins et des brandes.

J'aurais pu m'y complaire. Mais, obstiné, m'assurant qu'elle seule, à l'aube de sa métamorphose, la classe où j'avais vu le jour parviendrait à résoudre l'énigme enfouie sous les arbres du paradis perdu, j'ai persisté, signé : les roses ne fanent pas, qui fleurissent au printemps parmi les champs de ruines. Les roses ? Les illusions...

Un spectre hantait le monde.

Il était beau. Il se fit effroyable.

Et l'enfant, l'enfant de quatre ans qui, la main dans celle de sa mère, attendait aux portes de l'usine, cet enfant se tait.

Les années ont passé.

Rudes. Éclatantes. Douloureuses. Irrévocables.

J'y ai bu le vin de mon père. Déposé des fleurs sur sa tombe.

En ville, on détruit les derniers quartiers ouvriers.

Lionel Bourg, est né en 1949, à Saint-Chamond. Il vit à Saint-Etienne. Auteur de nombreux ouvrages (poèmes, récits, essais, journaux et carnets), dont : *Les Chiens errants de Bucarest*, *Jardin de Poupées*, *L'ombre lente du temps* (Fata Morgana) ; *Montagne noire* (Le Temps qu'il fait, prix Rhône-Alpes du Livre 2005) ; *Le chemin des écluses* (Folle avoine) ; *Comme sont nus les rêves* (Apogée) ; *Où le songe demeure* (Créaphis) ; *L'Engendrement*, *L'Horizon partagé* (Quidam).